

première ligne et de nous laisser jouer simplement du coup d'œil.

Nous suivions depuis une demi-heure environ la lisière de magnifiques plantations de cannes à sucre entrecoupées de champs de sorgho et de millet. Une petite rivière à l'eau argentine serpentait à travers la plaine, traçait des méandres sans fin, et vraiment, n'eût été le but de notre excursion, nous n'aurions pu nous défendre d'admirer le paysage qui se déroulait sous nos yeux.

Bientôt, le bruit des tam-tams, des gongs sonores vint nous avertir que les rabatteurs commençaient à cerner le repaire du tigre.

D'après les traces récentes de l'animal, celui-ci devait s'être réfugié dans un épais fourré de bambous, à la lisière d'un marécage qu'on apercevait un peu plus loin vers la droite.

Les éléphants, au nombre de huit, dont les nôtres, commençaient à donner des signes évidents d'appréhension. Leur subtil odorat avait perçu les émanations du fauve.

Un rauquement terrible éclata soudain : nous avions été découverts à notre tour. Celui qui n'a jamais entendu la voix du roi des jungles ne saurait s'imaginer l'impression produite par cette sauvage clameur, qui ne le cède en rien au rugissement du lion. Bien braves seraient les chasseurs dont un frisson ne secouerait pas l'épiderme à cet instant. Différent en cela de son proche parent d'Afrique qui de loin annonce son approche, le tigre ne donne de la voix qu'au moment où il se montre. Quand on l'entend, il est sur vous. Rapide comme la foudre, il s'élance, choisit sa proie et ne se laisse arrêter par aucun obstacle.

Oreilles et trompes levées, nos éléphants étaient en arrêt. Leur tactique ordinaire est frot simplé. Quand le tigre, détendu comme un ressort, bondit et s'efforce de leur sauter à la tête, de les coiffer, ils le ceinturent de leur trompe, le lancent en l'air avec une force prodigieuse et le reçoivent sur la pointe acérée de leurs défenses. D'autres fois, il leur arrive de laisser le félin retomber sur le sol, les reins brisés, ils l'achèvent alors en posant

dessus leur énorme pied.

Soit que l'animal que nous venions combattre fût plus habile ou plus vigoureux que la plupart de ses congénères, soit que l'éléphant auquel il s'attaqua en premier lieu eût mal calculé son temps, la lutte n'eut pas une aussi heureuse issue.

D'un bond prodigieux, la mangeuse d'hommes, car c'était bien elle qu'avaient débusquée les rabatteurs, évitant la trompe de son adversaire, s'était perchée sur son cou et d'un coup de patte lui avait enlevé un œil. Aussitôt, fou de douleur, le pachyderme s'élançait en avant, brisant tout ce qu'il rencontrait, s'efforçant de secouer et de jeter à terre l'ennemi qui le dominait.

Derrière lui, les sept autres éléphants prenaient leur élan et en moins d'une minute la trombe disparaissait dans la direction du marais.

Nous ne pouvions qu'assister impuissants à la lutte, circonscrite pour le moment entre les premiers poursuivants et le tigre, dont la tactique paraissait être de se réfugier à l'intérieur du palanquin et d'éviter ainsi l'attaque simultanée des éléphants et des chasseurs.

Plusieurs coups de feu avaient déjà été tirés, mais outre qu'il était difficile de viser à l'allure fantastique que nous suivions, nous courions risque de nous blesser mutuellement ou d'atteindre le coriac et le serviteur hindou du rajah qui montait l'éléphant attaqué.

La situation se dénoua heureusement d'une façon aussi rapide qu'inattendue ; nos montures venaient de s'engager dans les marais et diminuaient forcément la vitesse de leur course.

D'un autre côté, l'éléphant, dans l'impossibilité de se débarrasser de son ennemi en le secouant, eut une inspiration heureuse, une fois dans l'élément liquide. Il se coucha, et comme à cet endroit la vase et l'eau étaient profondes, son corps disparut presque en entier. Force était donc au tigre de chercher un autre refuge.

Ivre de rage, ne sachant où s'élancer ni quel ennemi combattre parmi tous ceux qui l'entouraient et faisaient cercle maintenant autour de lui, les chasseurs disimulés derrière leurs abris et les élé-